



UNE
REPRÉSENTATION A BÉNÉFICE.



Une représentation à bénéfice! Que c'est une douce chose, et combien la pensée en est gracieuse et riante pour ces êtres rares, pour ces artistes favoris qui, toute leur vie, ont possédé, ont enchaîné le public de leur théâtre; gens à qui leur théâtre doit de n'être pas mort, de vivre riche et glorieux! Heureux, cent fois heureux ceux-là qui mènent, et remuent, et gou-

vernent tout; qui sont plus directeurs que le directeur; ceux-là pour qui jamais la caisse n'a fermé sa porte, ni baissé son guichet; pour qui les feux et les suppléments de feux¹, les congés et les rachats de congés, les primes, les augmentations, les gratifications ont toujours été des choses familières, des résultats naturels! Pendant cette carrière si belle, ils ont compté leurs succès par leurs rôles. Tous leurs rôles, ils les ont fait faire. On les a faits exprès pour eux; et quoique faits exprès, ils les ont refusés quand ils l'ont voulu! On a coupé, taillé, châtré, allongé, raccourci, élargi, rétréci les pièces à leur fantaisie! Ils vous ont dit, à vous, auteur: «Je ne veux pas paraître dans le premier acte;» et vous avez refait votre premier acte! Ils ont dit à leur directeur: «Je ne veux pas de ce dénouement-là, parce que je n'y produirais pas d'effet;» le directeur a répondu: «C'est juste.» Puis il est venu à vous, auteur; il vous a dit: «Mon cher, votre dénouement n'est pas bon;» et vous qui com-

¹ Ce qu'on appelle *feux* et *suppléments de feux* est la médecine préservative des théâtres. C'est une somme quelconque donnée à l'artiste par chaque représentation, sans préjudice de ses appointements annuels ou mensuels. On n'imaginerait pas le merveilleux effet de ce système d'encouragement sur l'état physique des artistes. Les migraines, les vapeurs, les enrouements, n'existent plus dans les théâtres où l'on fait usage de *feux*.

Le *feu* varie de *vingt sols* à *deux cent cinquante francs*.

preniez très-bien, mais qui vouliez absolument être joué, avez répliqué tout uniment: «Je l'arrangerai comme on voudra!» Et l'art s'est perdu. Et les auteurs sont devenus les bourreaux de leurs œuvres. Et le public les a sifflés, sifflés à outrance, les malheureux! Tandis que le grand artiste grandissait toujours, devenait un colosse, et faisait dire de lui: «Quel talent! Quelle intelligence! Comme il sait tirer parti de ce rôle absurde! En vérité, c'est lui qui fait les pièces!»

Pour ceux-là, une représentation à bénéfice n'a rien de pénible, rien d'humiliant, rien de honteux. Tout en elle est doré, parfumé, ravissant. C'est le bouquet d'un feu d'artifice. C'est la fête bruyante et folle du soir après une longue journée sans orages, toute brillante de joies, toute parsemée de gloires. C'est le billet gagnant à la loterie. C'est un concert, un spectacle qu'ils donnent, et auquel le public se glorifie d'être appelé, s'honore de payer chèrement sa place. Heureux, cent fois heureux les grands artistes!

Cette représentation si piquante, si ingénieusement arrangée, dont le curieux programme retentit inséré dans tous les journaux, resplendit affiché dans toutes les rues, ils n'ont pas eu de peine à la bâtir, croyez-le! Tous les grands artistes sont frères et amis, voyez-vous. Ils s'em brassent et se tiennent, et se poussent, et se

lancent, et se produisent mutuellement. Ils forment entre eux une sainte-alliance pour l'éternelle petitesse des autres. Il n'y a personne qui soit aristocrate comme eux. Les grands artistes boivent et mangent, et jouent, et font la débauche ensemble; mais seulement ensemble. Jamais les petits n'en sont. Les miettes de tels festins seraient déjà trop pour ces pauvres petits! Ils se tutoient tous indistinctement, petits et grands, parce que c'est l'usage. Mais je voudrais que vous eussiez vu comme moi ce qu'il y a de méprisant dans le tutoiement d'un grand artiste à l'égard d'un petit. Il vous semblerait entendre M. Odillon-Barrot user de ce familier langage envers un avocat reçu d'hier. Car il n'y a pas loin de la vie des avocats à celle des acteurs.

Ceci, qui est la vérité, vous explique l'extrême facilité avec laquelle un acteur célèbre, aimé du public dont il a long-temps fait les plaisirs, aimé des auteurs dont il a long-temps fait les succès, peut se composer une éblouissante représentation pour le jour de ses adieux, vrais ou faux, à ce monde qui pleure en le voyant partir: (notez bien que j'entends seulement parler ici des représentations à bénéfice considérées comme représentations de retraite). Ceci vous explique en même temps, et vous voyez déjà la morale de mon chapitre, les immenses dif-

ficultés, les insurmontables entraves que doit rencontrer un pauvre diable pour se faire, à son dernier jour, un ennuyeux et insignifiant spectacle. A l'appel de l'acteur célèbre, ses camarades des autres théâtres accourent en foule, avec d'autant plus d'empressement que tous, plus ou moins jaloux de lui, se réjouissent de sa retraite au fond de leur cœur. Tandis qu'à la prière du pauvre petit, dont personne n'est jaloux et que personne ne craint, c'est à peine si quelques voix daignent répondre. Pourtant son spectacle coûte aussi cher que l'autre. Car n'allez pas vous imaginer que tout soit bénéfice dans une représentation à bénéfice. Il y a fort à dépenser, fort à rabattre. Eh bien, là encore se trouve une foule de chances de plus pour le grand que pour le petit. Le premier peut assez clairement d'avance calculer son profit, tandis que l'autre est obligé de tout confier au hasard. Pauvre petit!

Je laisse de côté ces hautes solennités dramatiques qui font époque dans les annales d'un théâtre et dans l'Almanach des Spectacles. Il n'entre pas dans mon plan de rappeler ici les fêtes magnifiques données aux Fleury, aux Nourrit, à madame Gardel, à mademoiselle Mars, à mademoiselle Sontag, etc. Je ne veux m'occuper que des bénéfices ordinaires, pauvres représenta-

tions, que je distinguerais volontiers des autres par le titre de *représentations à perte*.

Voici à peu près comment les choses se passent.

Les hommes de génie sont rares, quoi qu'on dise, et dans les arts tout comme en politique, tout comme en science, tout comme ailleurs, on trouve cent esprits vulgaires contre un esprit transcendant. Je prends donc dans la foule des acteurs un homme estimable, laborieux, exact; attentif aux reproches qu'il évite tant qu'il peut; disposé le mieux du monde à bien faire; mais incapable de ces hardiesses, de ces innovations audacieuses qui lancent un nom dans les cieux quand elles réussissent. Cet homme a joué la comédie avec conscience et religion durant vingt-cinq ou trente ans: il a presque toujours compris ou cru comprendre les personnages qu'il représentait: il est allé souvent jusqu'aux intentions de ses auteurs, quelquefois plus bas, jamais plus haut. Il a suivi avec respect les traditions des maîtres de la scène: *jeune premier*, il a crié fort telle scène que le fameux *** criait fort avant lui; *financier*, il a pris du tabac et frappé du pied là où l'inimitable *** prenait du tabac et frappait du pied jadis; *père noble*, *ganache*, il a donné le coup de canne, et dérangé sa perru-

que, et fait la moue, et grossi les yeux comme faisait dans son temps le célèbre ***. Et tout doucement ainsi, acteur doctrinaire, en dépit des moqueries de ses jeunes camarades, l'oreille close aux enseignements des réformateurs de la scène, il est arrivé au bout de sa carrière, chérissant ses coulisses, honorant sa femme, et donnant à ses enfants toute l'éducation que ses faibles appointements lui permettaient. C'est un homme généralement aimé, dont la conduite n'a jamais donné prise à la médisance; un peu bavard, très arriéré, mais bon par excellence, obligeant, serviable et surtout utile à son directeur; car il possède une mémoire de fer, et son amour-propre, tout immense qu'il soit, ne va pas jusqu'à lui faire refuser les rôles qui ne sont pas de son emploi, et dont personne n'a voulu.

L'heure de la retraite a sonné pour ce digne homme. Il sait cela. Le directeur aussi. Mais ni l'un ni l'autre n'en parlent. Ils attendent toujours. — Je suis encore solide, dit l'un. — Il peut encore aller, dit l'autre. Un an, deux ans, dix ans se passent. L'acteur tombe malade. On le remplace. Il guérit. Mais il n'a plus d'emploi, et d'ailleurs, comment pourrait-il jouer encore? Voix, embonpoint, mémoire, jambes; la maladie a tout perdu, tout dévoré. Il est fini. Il ne le croyait pas; mais on le lui a dit tant de fois que

son amour-propre s'est enfin révolté. Un soir il est allé trouver son directeur, et lui a dit : — Puisque décidément je ne vous suis plus bon à rien; puisque vous m'avez préféré un jeune homme (son successeur frise la cinquantaine), je viens prendre mon congé, et fixer avec vous l'époque de ma représentation à bénéfice.

Le directeur a répondu convenablement. Il a témoigné du regret. Il a serré la main de son vieil artiste. Il a pleuré avec lui. Il a blâmé le vice des réglemens de son théâtre qui n'accordent point de pension de retraite. Il a pris jour pour arranger la représentation désirée. Il s'est engagé à faire tout ce qui dépendrait de lui pour qu'elle fût aussi fructueuse que brillante. Il a parlé enfin comme un directeur doit parler en pareil cas.

Cependant le vieil acteur commence ses démarches. Il va voir tout le monde, et tout le monde lui promet. Tout le monde se confond en amitiés pour lui, en marques d'intérêt pour sa famille. Il déjeune chez le premier rôle, et dîne chez la jeune mère. Les directeurs des différents théâtres qui doivent concourir à sa représentation le reçoivent affectueusement. Ils s'étonnent que le moment soit déjà venu; ils lui auraient donné dix années encore de travaux et de succès. Il rentre chez lui transporté, con-

fus, attendri, et la nuit, il bâtit avec sa femme mille beaux projets sur la recette du grand jour.

Vous avez vu *le Bénéficiaire* de M. Théaulon? C'est la nature prise sur le fait.

Huit jours se passent. Il en reste autant pour arriver au quantième désigné. Le vieil acteur a reçu cinq ou six lettres. L'une apprend au pauvre homme que le directeur de l'Opéra refuse le ballet qu'il avait promis, parce que, deux jours après sa représentation, il doit y en avoir une autre au profit de M. ***, ancien artiste de l'Académie royale de musique. La seconde le contriste en lui disant que son camarade de la Comédie-Française s'est retiré à la campagne pour un mois, à la suite d'une querelle avec ses co-sociétaires. Les autres lettres lui apportent d'autres désappointements.

Alors la fièvre prend le vieil artiste. Il retourne à son directeur. Il retourne à tout le monde. Il presse, il prie, il conjure. Sa femme presse, prie, conjure avec lui. Ils s'humilient tous deux, ils s'abaissent pour solliciter une grâce qu'ils paieront, pour implorer une faveur souvent plus productive à celui qui l'accorde qu'à celui qui la reçoit. Les larmes aux yeux, les voilà qui racontent leurs peines, et leur gêne, et leur misère. Les voilà qui se font petits, tout petits, presque aux genoux de ce superbe roi de la

scène, qui les écoute à peine; oubliant, l'ingrat qu'il est, que le pauvre vieillard qui pleure l'a pris jadis tout obscur, tout ignoré, pour le poser sur les planches d'un théâtre, et lui ouvrir l'heureuse carrière qu'il parcourt si orgueilleusement. Enfin, quand il a bien joui de sa toute-puissance, quand il a bien vu le vieux drame de nos pères ainsi prosterné devant le drame nouveau, il sourit et laisse tomber avec majesté ces mots consolateurs : — Eh bien, je jouerai.

A cette pénible visite en succède une autre plus pénible encore. Parmi les lettres d'hier, il y en avait une de cette actrice bien aimée, dont le nom écrit sur l'affiche a toujours une vertu attractive à laquelle le public ne sait point et ne veut point savoir résister. Elle aussi a menacé de son absence. Le directeur lui a fait une sottise dernièrement. Il a donné à une autre femme un rôle évidemment pensé, tracé, écrit pour elle. Ce procédé l'a indignée. Elle a juré de ne pas remettre le pied au théâtre, et de plaider pour la rupture de son engagement. Comment vaincront-ils, les pauvres gens, cette répugnance d'amour-propre? Quel spécifique possèdent-ils à pouvoir guérir cette profonde blessure faite à la sensibilité délicate d'une femme, à la dignité susceptible d'une artiste? Tous deux sont découragés. Tous deux hochent la tête en montant l'es-

calier. Tous deux ont peur, et tremblent, et se désespèrent en saisissant le cordon de la sonnette qui résonne timidement à leur timide secousse. On vient ouvrir. Une porte est vite retombée derrière la femme de chambre qui les reconnaît et leur dit avec fermeté : — Madame n'y est pas. — Ah, mon Dieu! répond en frissonnant le vieux comédien, la portière nous avait cependant affirmé que*** (il dit le nom tout court, comme cela se fait entre camarades) n'était pas encore sortie. — La portière ne sait ce qu'elle dit. — C'est bien malheureux..... Savez-vous à quelle heure elle rentrera? — Non : réplique avec compassion la femme de chambre, tenant toujours le pêne de la serrure. — Est-ce que nous ne pourrions pas attendre un peu ici? — Oh non! madame est allée à la campagne, et si elle rentre aujourd'hui, il sera bien tard. — Ah, mon Dieu! répètent les deux infortunés.

Comme ils parlaient ainsi, un éternement mal étouffé retentit dans la pièce voisine. Le vieux comédien, qui sait toutes ces choses-là par cœur, s'écrie : — Elle est là! elle est là! je la reconnais. La femme de chambre rit. Sa maîtresse sonne. Ils entrent. — Dieu vous bénisse, dit le pauvre homme en baisant la blanche main qu'on lui présente, et s'asseyant avec son épouse sur un superbe divan.